

CONTES DE FEES

- Grigredinmenufretin
- La Princesse sur la Montagne de Verre
- Le Petit Tailleur Courageux
- Blanche-Neige
- Le Prince Crapaud
- Doucette
- La Bouilloire Magique
- Le Bonhomme en Pain d'Epice
- La Petite Poule Rouge
- Les Trois Boucs et le Troll
- Le Renard et le Loup

GRIGRIGREDINMENUFRETIN

Il était une fois, un pauvre meunier dont la fille était très belle.

Pour faire l'important, il raconta à tout le monde un très gros mensonge, disant que sa fille pouvait en filant la paille, la changer en or. Le Roi aimait l'or par-dessus tout et ordonna que le meunier lui amène sa fille au palais.

Lorsqu'elle arriva au palais, le Roi l'amena dans une pièce où il y avait un rouet et un tas de paille.

Le Roi dit : « Tu fileras cette paille toute la nuit jusqu'à ce qu'elle se change en or. Si tu n'en viens pas à bout, tu mourras. » Fermant la lourde porte à clef, il laissa la jeune fille toute seule.

N'ayant pas la moindre idée de la manière dont elle devait s'y prendre pour changer la paille en or, la pauvre fille se mit à pleurer. A ce moment, une petite voix se fit entendre : « Je peux t'aider. »

Surprise, la jeune fille se retourna et vit un tout petit homme.

« Je peux changer la paille en or, » dit-il, « mais que me donneras-tu en échange ? »

La jeune fille dit : « Je te donnerai mon collier. »

Le petit homme prit le collier, puis travailla toute la nuit et changea chaque brin de paille en or.

Le Roi fut ravi et emmena la jeune fille dans une autre pièce qui contenait un tas de paille encore plus gros, lui disant de changer tout cela en or, avant le lever du soleil, ou elle mourrait.

La pauvre fille se mit à pleurer de nouveau, mais, comme auparavant, une petite voix dit :

« Je peux t'aider, mais que me donneras-tu en échange ? »

La jeune fille dit : « Je pourrais te donner ma bague. »

Le petit homme prit la bague, puis travailla toute la nuit, jusqu'à ce que toute la paille fût changée en or.

Le Roi, homme très avide, emmena la pauvre fille dans une pièce dont le tas de paille était encore plus énorme que précédemment et lui dit que si elle changeait toute cette paille en or avant le matin, il ferait d'elle sa femme.

Elle s'assit, secouée de sanglots, et, une fois encore, le petit homme apparut. « Je t'aiderai » promit-il, « mais que me donneras-tu cette fois ? »

La jeune fille pleura encore plus fort, car elle n'avait plus rien à donner.

« Alors promets-moi, quand tu seras Reine, de me donner ton premier né » dit le petit homme.

La jeune fille était désespérée et accepta aussitôt. Le petit homme travailla toute la nuit pour transformer toute la paille en or.

Le Roi fut ravi et épousa la jeune fille aussitôt. La nouvelle Reine oublia complètement le petit homme, jusqu'à ce que, un an plus tard, elle accouchât d'un enfant.

Il apparut alors et lui dit : « Je suis venu prendre ce qui m'appartient. »

La Reine fut terriblement bouleversée et pleura amèrement.

Le petit homme eut pitié d'elle. « Je te donne trois jours pour deviner mon nom, et si tu y réussis, tu pourras garder ton enfant », lui dit-il.

Le jour suivant, quand le petit homme arriva, la Reine lui dit : « Ton nom n'est-il pas Thomas, Timothée ou Edouard ? »

Le petit homme hocha la tête en signe de négation.

« Nicolas, Robert ou Etienne ? »

De nouveau, il répondit par la négative. Finalement, il partit, tout en rappelant à la Reine qu'elle n'avait plus que deux jours pour deviner son nom.

Le lendemain, quand le petit homme arriva, la Reine essaya des noms plus inhabituels.

« Est-ce Manche de Gigot, Balthazar ou Gasper ? »

Chaque fois, le petit homme hocha la tête, et finalement il partit en disant : « Tu n'as plus que jusqu'à demain, et si tu ne trouves pas mon nom, je prendrai ton fils. »

Désespérée, la Reine expédia ses messagers dans tout le royaume à la recherche de nouveaux noms.

Le lendemain matin, de bonne heure, l'un d'eux rentra et dit à la Reine : « Je me suis retrouvé dans une clairière au milieu d'un bois, où un petit homme dansait autour d'un feu et chantait :
« Demain je brasse, aujourd'hui je cuis,
Et puis l'enfant je prendrai
Car ma dame royale ne s'attend pas
Que Grigredinmenufretin est mon nom. »

La Reine fut transportée d'aise et attendit impatiemment la venue du petit homme.
« Ton nom serait-il Conrad ? » demanda-t-elle quand il arriva.
« Non, loin de là » dit-il.
« Serait-ce Archibald ou Egbert ? »
« Non, non, non. » Le petit homme alla vers le berceau.
« C'est peut-être grigredinmenufretin ? », annonça triomphalement la Reine.

Le petit homme poussa un hurlement de rage et trépigna si fort qu'il traversa le plancher dans un nuage de poussière. On ne le revit jamais plus !

LA PRINCESSE SUR LA MONTAGNE DE VERRE

Il était une fois un homme qui avait trois fils.

Les deux aînés étaient rancuniers et méchants. Au contraire, le plus jeune, qui s'appelait Cendron, était aimable et avait le don de charmer les animaux rien qu'en les touchant.

Leur père possédait un pré avec une grange à foin. Mais il se passait quelque chose d'étrange à chaque moisson. Toute l'herbe qui avait poussé et devait être coupée disparaissait, comme si elle eut été mangée. Finalement, l'homme dit à ses fils que l'un d'entre eux devait dormir dans la grange pour voir ce qui s'y passait.

Arriva le temps de la moisson.

Le fils aîné dormit dans la grange et attendit. Puis, une nuit, un grondement terrible et un violent tremblement de terre secouèrent la grange. Le garçon en fut si effrayé qu'il courut à la maison aussi vite qu'il le put. Le lendemain, toute l'herbe avait disparu ?

A la moisson suivante, le second fils dit qu'il dormirait dans la grange.

Mais, une nuit, vinrent le grondement et le tremblement de terre, et lui aussi s'enfuit vers la maison. Le lendemain, toute l'herbe avait à nouveau complètement disparu.

L'année suivante, au temps de la moisson, Cendron dit qu'il resterait dans la grange. Ses frères se moquèrent de lui, mais il ne fit aucune attention à eux.

Cendron attendit dans la grange et, comme auparavant, il y eut un grondement terrible suivi d'un tremblement de terre. « Si rien de pire n'arrive, je peux le supporter » pensa-t-il.

Puis tout devint tranquille, mis à part un bruit de mastication. Cendron jeta un coup d'oeil par la porte de la grange et vit un beau cheval gras occupé à manger l'herbe. Le cheval portait une selle et une bride et, sur son dos, était posée une belle armure complète de cuivre resplendissant.

« Alors c'est donc toi qui nous mange toute notre herbe ? »

Plus rapide que l'éclair, il saisit la bride du cheval. Le cheval se tint obéissant et tranquille, tandis que Cendron le montait et l'emmenait dans un endroit secret. Le lendemain, l'herbe était là intacte.

Le temps de la moisson arriva de nouveau, et Cendron fut le seul à avoir assez de courage pour rester dans la grange. Cette fois-ci, le tremblement de terre fut encore plus violent. Mais il passa vite, et le même bruit de mastication se fit à nouveau entendre.

Dehors, Cendron trouva un splendide cheval, plus grand et plus gras que celui de l'année précédente. Sur son dos, il y avait une armure d'argent complète. Il s'empara du cheval et l'emmena à l'endroit secret où il gardait le premier cheval. Et de nouveau l'herbe fut sauvée.

La troisième année, Cendron resta de nouveau dans la grange. Et le tremblement de terre fut vraiment terrifiant. Cette fois-là un magnifique cheval, encore plus grand et plus gras que les deux autres, et avec une armure d'or complète, attendait dehors. Cendron le tranquillisa et le monta pour le diriger vers l'endroit où il gardait les deux autres chevaux. L'herbe fut sauvée une fois encore.

Il s'avéra que le Roi de la contrée avait une fille très belle, que beaucoup de prétendants désiraient épouser. Le Roi décida d'organiser un tournoi et de donner sa fille, ainsi que la moitié de son royaume, à celui qui réussirait à grimper à cheval jusqu'au sommet de la montagne de verre qui s'élevait près de son palais. La Princesse devait s'asseoir au sommet, avec trois pommes d'or qu'elle donnerait au vainqueur.

Le jour du tournoi arriva, et des chevaliers, arrivant des quatre coins du royaume, essayèrent d'aller à cheval jusqu'en haut de la montagne de verre. Mais, après avoir fait quelques pas, ils glissaient en bas, l'un après l'autre.

Puis parut un beau cheval monté par un cavalier revêtu d'une resplendissante armure de cuivre. Il grimpa jusqu'au tiers de la montagne, puis se retourna pour la redescendre. Il impressionna tellement la Princesse qu'elle lui lança une des trois pommes d'or, tandis qu'il redescendait.

Personne n'avait atteint le sommet, et ainsi le tournoi continua un second jour. Mais comme précédemment, tous glissèrent en bas après les premiers pas. Puis parut un cavalier revêtu d'une étincelante armure d'argent, et monté sur un superbe cheval. Il grimpa les deux tiers de la montagne,

avant de retourner en bas. La Princesse, impressionnée, lui lança rapidement la deuxième pomme d'or, tandis qu'il redescendait la montagne de verre.

Malheureusement, aucun cavalier n'ayant atteint le sommet, le tournoi fut prolongé d'une journée encore par le Roi.

Le troisième jour, tous les prétendants qui tentèrent de gravir la montagne ne purent atteindre le sommet. Ils glissaient tous après avoir fait quelques pas. Alors apparut un cavalier monté sur un magnifique cheval, revêtu d'une très belle armure d'or. Il grimpa facilement jusqu'au sommet de la montagne de verre, prit la pomme d'or des mains de la princesse en pâmoison et repartit.

Le roi interrogea tous les hommes du royaume, pour essayer de découvrir qui avait les trois pommes d'or. Ne trouvant personne, il finit par demander :

« Y aurait-il quelqu'un que je n'aie point encore vu ? »

Les frères de Cendron parlèrent de lui au Roi, disant qu'il était trop misérable pour paraître devant lui.

« Amenez-le devant moi, » ordonna le Roi.

Cendron parut devant le Roi, portant les trois pommes d'or avec lui. Il arracha ses vêtements élimés et se tint, debout, magnifique dans son armure d'or.

Le Roi fut émerveillé et donna à Cendron sa fille en mariage, ainsi que la moitié de son royaume, comme il l'avait promis. Tout le monde en fut très heureux, sauf les deux frères de Cendron, naturellement ; et les fêtes durèrent très, très longtemps.

LE VAILLANT PETIT TAILLEUR

Il était une fois un tailleur.

Un jour, il travaillait dur et savourait à l'avance son déjeuner de pain et de confiture, quand il vit qu'un essaim de mouches s'était posé sur sa tartine. Irrité, il saisit un chiffon et les frappa. Il en tua sept d'un coup.

« Sept d'un coup, » se dit le tailleur. « Je suis destiné à faire de grandes choses. Il est temps que je me mette en quête de ma fortune. » Il se confectionna une ceinture sur laquelle il broda ces mots : « Sept d'un coup », puis, mettant un peu de fromage dans sa poche, il partit. Chemin faisant, il libéra un oiseau pris dans un buisson, et le mit dans la poche. Peu après, il rencontra un géant.

Le géant, en voyant la ceinture du tailleur, crut qu'elle signifiait sept hommes.

Il dit au tailleur « Si tu es si fort, est-ce que tu peux faire ceci ? »

Il prit une pierre et la serra si fort dans son poing qu'il en sortit de l'eau.

« Ah ! Facile, » ricana le tailleur.

Et, sortant le fromage de sa poche, il le pressa jusqu'à en extraire le petit-lait. « Tu vois, » dit-il au géant, « je peux faire sortir du lait d'une pierre. »

« Fais mieux que ça alors, » rétorqua le géant, en jetant une pierre très haut dans l'air.

« Regarde-moi ça ! » Le tailleur sortit l'oiseau de sa poche et le jeta en l'air. Heureux d'être libre, l'oiseau s'envola très haut et disparut.

« Hum ! » marmonna le géant. « Mais peux-tu transporter cet arbre ? »

« Bien sûr que je peux » répondit le tailleur. « Je prendrai l'extrémité lourde avec toutes les branches, et toi l'autre côté. »

Le géant ramassa l'arbre et se mit à marcher. Le tailleur s'assit confortablement sur une branche et se mit à siffler comme si transporter un arbre n'était rien pour lui.

Le géant emmena le tailleur dans sa caverne. Là le géant et ses amis géants donnèrent à manger au tailleur et lui montrèrent l'endroit où il devait dormir. Mais, au milieu de la nuit, les géants réduisirent le lit en miettes et se mirent à rire en pensant qu'ils avaient tué le tailleur. Ils ne savaient pas qu'il avait trouvé le lit trop grand et qu'il s'était glissé dans un coin de la caverne pour dormir.

Il s'enfuit aussitôt et ne s'arrêta pas avant d'avoir parcouru un grand nombre de lieues. Enfin, il se coucha à l'ombre d'un arbre et s'endormit.

Tandis qu'il dormait, plusieurs personnes de la ville voisine s'attroupèrent autour de lui, fascinées par les mots brodés sur sa ceinture. On l'emmena devant le Roi qui le nomma Capitaine de l'armée. Les soldats du roi n'aimaient pas l'idée d'avoir un étranger pour Capitaine et demandèrent au Roi de le renvoyer. Le Roi se trouva devant un dilemme. S'il ignorait la requête de ses soldats, ceux-ci pourraient désertir. Mais s'il offensait le tailleur, celui-ci pourrait se venger.

Le Roi eut une idée. Il fit appeler le tailleur devant lui.

« Accomplis trois tâches et tu épouseras ma fille. Débarrasse d'abord le bois voisin des deux méchants géants qui y vivent. »

Le tailleur se mit en route et rencontra bientôt les deux géants endormis dans le bois. Il remplit ses poches de pierres, grimpa à un arbre et se mit à jeter des pierres sur les géants qui se réveillèrent. Chacun croyant que l'autre le frappait, ils commencèrent à se battre. Ils se battirent longtemps et avec acharnement, jusqu'à ce qu'ils tombent, tous deux, raides morts.

Triomphant, le tailleur montra les géants morts au Roi qui lui donna une autre tâche.

« Capture la Licorne qui vit dans les bois ! »

Le tailleur se mit en route et rencontra bientôt la Licorne. Voyant le tailleur, elle abaissa sa corne et se rua sur lui. Avec la vitesse de l'éclair, le tailleur, qui se tenait devant un arbre, sauta de côté. Ne pouvant s'arrêter, la Licorne heurta l'arbre si fort que sa corne y resta coincée. Le Tailleur lui lia une corde au cou, dégagea sa corne, puis emmena sa captive pour la montrer au Roi.

Le Roi donna au tailleur une troisième et dernière tâche : capturer un Sanglier Sauvage très féroce qui rôdait dans les bois.

Il se mit en route et trouva le Sanglier qui se rua sur lui. Il s'enfuit vers une bâtisse voisine qu'il traversa avec le Sanglier à ses trousses. Il en ressortit en sautant par la fenêtre, mais le Sanglier était

trop gros et trop lourd pour le suivre. Faisant le tour de la mesure, le tailleur claqua et verouilla la porte d'entrée.

Victorieux, le tailleur montra au roi où se trouvait emprisonné le Sanglier, et le Roi dut tenir sa promesse. Le tailleur épouserait la princesse le lendemain.

Mais cette nuit-là un garde entendit le tailleur parler dans son sommeil et il découvrit ainsi que ce n'était qu'un simple tailleur. Il en informa aussitôt le Roi qui jura de s'en débarrasser. Mais le valet du tailleur, ayant entendu la conversation, alla avertir son maître.

Davant la porte du tailleur, une centaine d'hommes attendaient pour s'emparer de lui. A ce moment, le tailleur se mit à parler comme s'il était encore endormi.

« Mon garçon, porte son manteau au Maire ou je te couperai les oreilles. N'en ai-je pas tué sept d'un coup, eu raison de deux géants, une Licorne et un Sanglier sauvage ? Je me moque bien de ceux qui attendent derrière ma porte cette nuit. » Entendant ces paroles, les hommes qui attendaient dehors s'enfuirent terrifiés.

Le tailleur épousa la fille du Roi et devint Roi à son tour. Sa devise royale fut « Sept d'un coup ! ».

BLANCHE-NEIGE

Il y a longtemps, au coeur de l'hiver, une Reine, tout en cousant, se piqua le doigt et trois gouttes de sang tombèrent sur la neige au-dehors. Comme c'est joli, pensa-t-elle. Que ne donnerais-je pour avoir un enfant à la peau blanche comme la neige, aux cheveux noirs comme l'ébène et aux lèvres rouges comme le sang.

Le désir de la Reine fut exaucé et lorsque sa fille naquit, elle avait la peau aussi blanche que la neige, les cheveux aussi noirs que l'ébène et les lèvres aussi rouges que le sang. On la nomma Blanche-Neige. Malheureusement, la Reine mourut peu après, et le Roi épousa une femme belle et vaniteuse, au coeur jaloux.

La nouvelle Reine avait un miroir magique. Chaque jour, elle se plaçait devant lui et lui posait cette question :

« Miroir, miroir magique, Qui est la plus belle de nous toutes ? »

Le miroir disait toujours la vérité, et répondait alors :

« Toi, Ô Reine, tu es de loin la plus belle. »

Mais Blanche-neige grandissait et devenait chaque jour plus jolie. Un jour, comme à l'accoutumée, la Reine consulta son miroir. Cette fois là miroir répondit :

« Tu es belle, Ô Reine, il est vrai,

Mais Blanche-Neige est encore plus belle que toi. »

De ce jour, la reine se mit à haïr Blanche-Neige.

Elle fit appeler un chasseur et lui dit : « Emmène Blanche-Neige au fond de la forêt. Tue-là et ramène-moi son coeur. » Mais, une fois dans la forêt, le chasseur eut pitié de Blanche-Neige. Elle était si belle qu'il ne pouvait lui faire de mal. A sa place, il tua un sanglier sauvage et porta son coeur à la Reine.

Blanche-Neige courut au plus profond de la forêt et arriva enfin dans une clairière où se trouvait une petite maison. Fatiguée et affamée, elle ouvrit la porte. A l'intérieur, il y avait une longue table avec sept bols de soupe et sept cuillères. En haut de l'escalier de bois, se trouvaient sept petits lits. Elle prit un peu de soupe et ayant choisi le lit le plus grand, tomba dans un profond sommeil.

La maison appartenait à sept nains qui gagnaient leur vie en travaillant dans une mine d'or. Quand ils rentrèrent, ils aperçurent le bol de soupe vide et montèrent furtivement à l'étage pour voir qui était rentré chez eux à la dérobée. Là sur le lit, reposait Blanche-Neige, profondément endormie.

Ouvrant les yeux, elle eut un sursaut à la vue des nains, mais ils étaient aimables et doux. Quand elle leur parla de la méchante reine, ils eurent peur pour elle et lui dirent : « Tu dois rester ici. Verrouille les portes et ne laisse entrer personne ! »

Cette nuit-là la Reine sourit à son miroir.

« Miroir, miroir magique, Qui est la plus belle de nous toutes ? »

« Tu es belle Ô Reine, il est vrai. Mais Blanche-Neige est encore plus belle que toi, dans la forêt où sept nains ont leur demeure, Blanche-Neige se promène et vit paisiblement. »

Folle de rage, la Reine comprit que le chasseur l'avait trompé. Elle devrait tuer Blanche-Neige elle-même ! Le lendemain, elle revêtit de vieux vêtements et se barbouilla le visage de baies. Elle se mit en route pour la maison des nains avec un panier de rubans et de lacets de toutes les couleurs.

Les nains n'étaient pas là et Blanche-Neige se tenait à la fenêtre.

« De jolis rubans et de jolis lacets à vendre ! Descendez pour les voir, ma mie ! » appela-t-elle.

Blanche-Neige sortit pour rejoindre la colporteuse, qui lui lassa la robe avec des lacets rouges tous neufs. Elle serra de plus en plus fort jusqu'à ce que Blanche-Neige ne puisse plus respirer et s'écroule, comme morte.

Bientôt les nains rentrèrent. Ils coupèrent immédiatement les lacets et Blanche-neige se remit à respirer. « Promets-nous que tu n'ouvriras jamais plus la porte ! » la supplièrent-ils.

A château, la Reine regarda son miroir.

« Miroir, miroir magique, qui est la plus belle de nous toutes ? »

Le miroir répondit :

« Tu es belle, ô Reine, il est vrai, mais Blanche-Neige est encore plus belle que toi. »

La Reine pâlit. Blanche-Neige était toujours en vie. Le jour suivant, elle prit un peigne et le trempa dans du poison. De nouveau déguisée, elle cogna à la porte de la maison des nains.

« Marchandises à vendre, le meilleur marché possible. »

Blanche-Neige se pencha à la fenêtre. « Je ne peux pas sortir ! » dit-elle.

« J'ai un joli peigne pour toi, » dit la vieille femme.

Quel mal pourrait me faire un peigne ? pensa-t-elle, et elle ouvrit la porte.

La vieille femme peigna les cheveux de Blanche-Neige et le terrible poison fit effet aussitôt. Elle tomba à terre et fut laissée pour morte.

Les nains rentrèrent de la mine. Ils retirèrent le peigne des cheveux de Blanche-Neige et le jetèrent au loin. Blanche-Neige ouvrit les yeux.

« Tu ne dois jamais ouvrir la porte quand nous ne sommes pas là ! » s'écrièrent-ils.

Blanche-Neige comprit qu'elle avait été stupide de désobéir.

Entre-temps, le miroir de la méchante Reine se moquait d'elle à nouveau.

« Tu es belle, Ô Reine, il est vrai, mais Blanche-Neige est encore plus belle que toi. »

La Reine trembla de rage. Elle cueillit une pomme parfaite, moitié verte et moitié rouge, et mit du poison dans la moitié rouge. Se déguisant une fois de plus, elle se mit en route dès le lendemain en direction de la maison des nains.

« Venez acheter mes belles pommes ; pommes juteuses et sucrées à vendre ! »

Blanche-Neige savait qu'elle ne devait pas ouvrir la porte.

« Voilà » dit la marchande de pommes. « Je vous laisserai mordre dans cette pomme pour goûter. »

Et pour montrer à Blanche-Neige qu'il n'y avait aucun danger, elle mordit la moitié verte de la pomme. Blanche-Neige tendit le bras par la fenêtre et croqua un morceau de la joue rouge-rosée de la pomme. Elle tomba aussitôt morte sur le sol.

Lorsque les nains rentrèrent du travail, ils pleurèrent en découvrant Blanche-Neige morte. Ils fabriquèrent un cercueil de verre qu'ils placèrent au sommet d'une montagne, et la veillèrent jour et nuit. Elle restait étendue là tandis que les mois passaient et aucun changement ne se produisait en elle. Elle paraissait toujours aussi belle. Ses cheveux étaient noirs comme de l'ébène, sa peau aussi blanche que la neige et ses lèvres rouges comme le sang.

Un jour, un beau Prince passa par là et la vit.

« Qui est-ce ? » demanda-t-il au nain qui se tenait près d'elle.

« C'était la fille d'un Roi », répondit-il, « tuée par une méchante Reine. »

« Je ne peux supporter de la quitter », répondit le Prince.

« Laissez-moi l'emporter au palais de mon père et je veillerai sur elle. »

Tristement, le nain accepta. Mais tandis que le Prince et sa suite descendaient le cercueil de la montagne, celui-ci tomba sur le sol et se brisa. Le morceau de pomme empoisonné sortit de la gorge de Blanche-Neige. Elle ouvrit les yeux et se remit à respirer.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle au Prince.

« Je suis un Prince », répondit-il joyeusement, « et tu seras ma femme. A partir de maintenant, je t'aimerai et te protégerai. »

Blanche-Neige tomba amoureuse du Prince dès qu'elle le vit, et après avoir dit un triste adieu aux sept nains, elle partit avec son Prince et ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.

LE PRINCE CRAPAUD

Il était une fois un Roi qui avait trois belles filles, mais la plus jeune était la plus belle des trois.

Au-delà des portes du palais s'étendait une sombre forêt. Les chemins étaient envahis de mauvaises herbes, et personne ne s'y aventurait de jour comme de nuit. Personne, excepté la plus jeune fille du Roi. Elle avait découvert un puits profond sous un vieux chêne au coeur de la forêt. L'été, quand il faisait chaud, elle avait l'habitude de s'asseoir au bord du puits frais et de jouer avec sa balle dorée qu'elle s'amusait à lancer très haut et à rattraper.

Un jour, la petite Princesse était assise au bord du puits en train de jouer avec sa balle dorée, lorsque quelque chose de terrible se produisit. Elle lança la balle haut dans les airs mais, au lieu de retomber au creux de ses mains, comme d'habitude, la balle tomba dans le puits.

Consternée, la Princesse poussa un cri et se pencha, impuissante, au-dessus de la margelle. Mais elle ne pouvait voir le fond. Elle était sûre que jamais plus elle ne reverrait sa balle dorée et se mit à sangloter bruyamment.

« Qui-a-t'il princesse ? » dit une grosse voix derrière elle.

La princesse se retourna et vit un gros crapaud très laid.

« Je pleure, parce que j'ai laissé tomber ma balle dorée dans le puits. » dit-elle.

« Ce n'est que cela » dit le crapaud. « J'irais te chercher ta balle, mais, que feras-tu pour moi en retour ? »

« Tout ce que tu voudras, cher crapaud, » dit la Princesse. « Je te donnerai tous mes bijoux et même ma couronne royale ! »

« Qu'ai-je à faire de tes bijoux ? » dit le crapaud. « Ce dont j'ai besoin, c'est d'un compagnon de jeux, car je me sens très seul. Si tu veux bien me laisser devenir ton ami et jouer avec toi, m'asseoir à ta table, manger dans ton assiette, boire dans ta coupe en or, et coucher dans ton petit lit moelleux. Si tu veux bien faire toutes ces choses pour moi, alors j'irai volontiers chercher ta balle. »

« Oui, oui, tout ce que tu voudras. » promit la Princesse. « S'il te plaît, va me chercher ma balle. »

Le crapaud plongea dans le puits avec un plouf, et réapparut aussitôt, tenant la balle dans sa gueule. Il la laissa tomber aux pieds de la petite Princesse qui battit des mains et se mit à danser de joie. Ramassant la balle, elle s'éloigna en gambadant, oubliant tout ce que le crapaud lui avait dit et la promesse qu'elle lui avait faite.

« Attends_moi, » cria le crapaud, « je ne peux pas sauter si vite que ça ! »

Mais la Princesse avait disparu derrière les portes du palais, et le crapaud retourna tristement au puits solitaire.

Le lendemain soir, la Princesse dînait à la table royale, lorsqu'on entendit frapper un grand coup à la porte et une grosse voix crier : « Ouvrez la porte ! »

« Qui peut bien nous rendre visite à cette heure ? » demanda le Roi.

Un serviteur ouvrit la porte, mais ne voyant devant lui qu'un gros crapaud vert humide et visqueux, il la referma aussitôt avec fracas. La Princesse était assise à la table mais ses genoux tremblaient et son coeur battait très fort. Le Roi vit qu'elle était effrayée et bouleversée.

« Qui-a-t'il ma chérie ? » demanda-t-il avec bonté.

« Laissez-le entrer, » s'écria la Princesse, « je lui ai fait une promesse. » Et elle raconta au Roi, son père, tout ce qui s'était passé près du puits.

le Roi prit un air très solennel et dit : « Tu as raison. Quand on fait des promesses, il faut les tenir, ma chérie. Nous devons donner un exemple royal. Qu'on laisse entrer le crapaud. »

La grande porte s'ouvrit et le crapaud sauta sur la table.

« Veuillez me soulever et me placer à côté de vous, » dit-il.

La Princesse était plutôt mal à l'aise, mais elle souleva précautionneusement le crapaud froid et moite et tout en le posant sur la table, en fronçant légèrement le nez.

« Je vous prie de pousser l'assiette plus près de moi, pour que nous puissions partager un repas comme de vrais amis. » dit le crapaud. La Princesse frémit, mais fit ce qui lui était demandé.

Le crapaud fit un bon repas, puis il dit : « Je suis repu maintenant, et fatigué. Portez-moi jusqu'à votre chambre pour que je puisse dormir. »

La Princesse se mit à pleurer. Cela avait été dur de toucher le gros crapaud froid, et de partager son dîner avec lui, mais l'avoir à ses côtés dans sa chambre lui semblait impossible !

Quoiqu'il en soit, elle savait qu'elle devait tenir sa promesse. Elle n'eut donc pas d'autres choix que d'emporter le crapaud à l'étage, dans sa jolie chambre à coucher où elle le déposa par terre. A peine s'était-elle mise au lit et avait-elle éteint la lumière, qu'elle entendit le flip-flop que faisait les pas du crapaud à travers la chambre. D'un grand bond, il atterrit au pied de son lit.

« Le plancher est beaucoup trop dur » dit-il. « Au lieu de cela, je resterai ici et dormirai sur ce lit moelleux. »

Que pouvait faire la Princesse ? Une promesse est une promesse ! Le crapaud resta là toute la nuit, mais quand vint le jour, il sauta à terre et disparut par la porte.

La nuit suivante, le crapaud apparut de nouveau à la porte et tout se passa comme la nuit précédente, sauf que, cette fois, non content de dormir au pied du lit, il exigea de reposer sur l'oreiller de la Princesse. La Princesse pleura jusqu'à ce que le sommeil la surprenne entre deux slangots.

Le lendemain matin, tandis que la lumière du soleil entrait à flots par la fenêtre, le crapaud quitta l'oreiller d'un bond et atterrit, plop !, par terre. Mais à peine ses pattes eurent-elles touché le plancher, que quelque chose d'étrange se produisit.

La Princesse vit avec émerveillement le gros crapaud visqueux aux yeux globuleux se transformer devant elle en un Prince grand, jeune et beau !

« Je suis enfin libéré du maléfice, » s'exclama-t-il. « Une méchante vieille femme m'avait ensorcelé et m'avait dit que le seul moyen de rompre l'envoûtement serait de passer une nuit sur l'oreiller de la plus jeune et la plus belle des Princesses. »

La Princesse, rougissant timidement devant le beau Prince, fut si étonnée qu'elle ne put articuler un seul son.

« Pouvons-nous être amis maintenant ? » demanda le Prince.

« Ce serait un plaisir, » répondit la Princesse en souriant.

Ils devinrent vite les meilleurs des amis, et une fois devenus grands, ils se marièrent et vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours. Cependant, chaque fois que la Princesse rencontrait un crapaud, elle n'omettait jamais d'y songer à deux fois avant de faire la moindre promesse !

DOUCETTE

Il était une fois une méchante sorcière qui avait la réputation de cultiver les légumes les plus appétissants qui soient, dans son jardin entouré de murs. Cependant, tout le monde avait très grand peur d'elle et personne n'osait entrer dans le jardin pour s'en assurer.

Près de chez elle vivait un homme dont l'épouse regardait souvent de la fenêtre de sa chaumière pour voir de l'autre côté du haut mur du jardin. Elle était fascinée par les succulents légumes de la sorcière et désirait ardemment y goûter. Bientôt cette femme refusa de manger quoi que ce soit d'autre, devint très maigre et tomba malade. Son mari décida qu'il devait franchir le mur pour pouvoir entrer dans le jardin de la sorcière et y prendre quelques légumes seulement, afin que sa femme les mange.

« La sorcière ne remarqua pas leur disparition, » se dit-il assez inquiet. Mais quand sa femme eut mangé les légumes, elle en réclama d'autres. Son malheureux mari retourna dans le jardin de la sorcière, mais cette fois, il la trouva qui l'attendait.

« Prenez tout ce que vous voulez », dit la sorcière, après qu'il se fut expliqué. « Mais en retour, je prendrai le bébé que votre femme va bientôt avoir ! ».

Si grand était le pouvoir de la sorcière que l'homme comprit qu'il était inutile de discuter. L'homme et sa femme avaient ardemment désiré avoir un enfant bien à eux. Mais quand il naquit, fidèle à sa parole, la sorcière l'emporta.

Elle appela la petite fille Doucette.

L'enfant devenait de jour en jour plus belle, avec ses cheveux dorés qui étincelaient comme les rayons du soleil. La sorcière la cacha dans une tour au cœur de la forêt. Doucette passait son temps à chanter pour elle-même d'une voie mélodieuse, et seule la sorcière lui rendait visite.

Jusqu'à ce qu'un jour...

Un très beau prince se promenait à cheval dans la forêt lorsqu'il entendit quelqu'un chanter. C'était la voix la plus mélodieuse qu'il eut jamais entendue, pourtant elle était triste et empreinte de solitude. Le Prince suivit la voix et arriva ainsi devant une tour morne qui s'élevait haut dans le ciel. La chanson venait de l'unique fenêtre, tout à fait au sommet. Mais le Prince ne trouva pas de porte d'entrée. Il brûlait du désir de découvrir qui était à l'intérieur, mais ayant entendu quelqu'un arriver, il se cacha aussitôt. C'était la sorcière. Elle s'arrêta au bas de la tour et appela : « Doucette, Doucette, fais descendre ta chevelure. »

Le prince vit, émerveillé, le ravissant visage de Doucette paraître à la fenêtre. La jeune femme fit descendre sa longue natte de cheveux dorés jusqu'au sol, et la sorcière y grimpa, comme elle le faisait toujours, et entra par la fenêtre.

Bientôt, la sorcière réapparut et redescendit l'échelle dorée. Dès qu'elle se fut éloignée, le Prince se rappela ses mots et s'écria :

« Doucette, Doucette, fais descendre ta chevelure ! ». Effectivement, Doucette obéit et le Prince grimpa dans la tour.

« N'aie pas peur, » dit le Prince avec douceur, et il tomba amoureux d'elle sur le champ. Doucette le trouva beau, et il la charma en lui racontant ses aventures. Il revint tous les jours et, bientôt, Doucette eut grande envie de quitter la tour et d'épouser son beau Prince.

Ils mijotèrent un plan d'évasion, mais le jour où le Prince devait la libérer, la sorcière arriva plus tôt qu'à l'accoutumée. Tandis qu'elle grimpait à sa chevelure, Doucette, sans y penser, haleta : « Oh, ne me tirez pas les cheveux ! Le Prince a la main tellement plus légère ! ».

La sorcière se mit en colère. « Aucun prince ne viendra jamais te réclamer » hurla-t-elle. Et, dans sa rage, elle coupa les cheveux de Doucette. A l'aide de son pouvoir magique, elle enleva Doucette de la tour et l'abandonna dans un désert lointain.

Quand le Prince arriva, ne soupçonnant rien, il appela : « Doucette, Doucette, fais descendre ta chevelure. »

La sorcière attendait dans la tour. Elle avait lié l'extrémité de la chevelure de Doucette à la fenêtre. Elle fit donc descendre la longue tresse et le Prince grimpa jusqu'à la cime de la tour. C'est alors que la sorcière se montra.

« Tu ne poseras jamais plus les yeux sur Doucette » hurla-t-elle dans sa fureur, et elle poussa le Prince ébahi par la fenêtre. Il tomba lourdement dans un fourré de ronces, dont les épines l'aveuglèrent. Le Prince s'éloigna en trébuchant, impuissant. Pendant des mois, il erra, aveugle et perdu, jusqu'à ce que son cœur lourd soit soulagé par le chant mélodieux qu'il avait jadis entendu dans la forêt.

Bien qu'il osa à peine y croire, il suivit la voix dans le désert où Doucette le vit. Pleurant de joie, elle se jeta dans ses bras. Ses larmes tombèrent sur les yeux du Prince et lui redonnèrent la vue.

Ainsi, le Prince amena enfin Doucette au royaume de son père où ils se marièrent et vécurent heureux ensemble jusqu'à la fin de leurs longues vies.

LA BOUILLOIRE MAGIQUE

Il était une fois un vieillard qui vivait seul dans la paix et la quiétude. Dans un recoin de sa maison gisait une vieille bouilloire de cuivre qu'il possédait depuis de longues années. Quand sa bouilloire usuelle se mit à fuir, il remplit d'eau la vieille bouilloire de cuivre et la mit sur le feu.

Soudain, la bouilloire émit un son étrange et tomba à l'écart du feu. Le vieillard pensa qu'il avait négligé de la caler comme il faut. Mais quand il se pencha pour la ramasser, il haleta de surprise, car la bouilloire commençait à changer de forme ! Le bec verseur et la poignée se tordirent et se retournèrent. Puis le reste de la bouilloire s'anima et, là devant lui, se tint une créature des plus insolites. Elle avait les yeux rougeoyants, le nez pointu, des jambes courtes, une queue qui battait l'air et une épaisse toison velue sur tout le corps.

Elle rua et se mit à courir autour du vieillard, rebondissant sur les murs et les meubles comme une balle de caoutchouc, en ricannant. Choqué et plutôt effrayé, le vieillard ne savait que faire.

Quand la créature courut se cacher derrière une chaise et resta là sans bouger, le vieillard s'approcha lentement et finit par jeter un coup d'oeil nerveux derrière la chaise.

« Elle s'est changée de nouveau en bouilloire ! » s'écria-t-il étonné.

La ramassant, il la remit sur l'étagère et s'assit, essoufflé, pour réfléchir à tout ce qui était arrivé.

Bientôt, il s'endormit.

Quand il se réveilla, il jeta un coup d'oeil à la bouilloire et se frotta les yeux.

« Quel songe étrange je viens de faire », murmura-t-il. Puis il remarqua une flaque d'eau par terre, et un frisson le parcourut.

Pour avoir l'esprit en paix, il donna la bouilloire à un pauvre colporteur qui fut content de l'avoir. « Je l'emporterai au marché de bon matin », se dit-il.

Cette nuit-là tandis que le colporteur dormait sur son lit de bois, la bouilloire se changea de nouveau en créature. Excitée, elle sautait de-ci de-là et réveilla le colporteur. « Qui est là ? » demanda-t-il, se redressant en sursaut. Il alluma une lampe, vit la créature et pensa qu'elle était entrée par la fenêtre.

« Tu dois avoir faim et tu es sans doute ici pour trouver quelque chose à manger », dit-il avec un sourire. Et il lui donna les restes du garde-manger. C'est à ce moment seulement qu'il s'aperçut que la bouilloire n'était plus là.

« C'est étrange », dit-il en fronçant les sourcils. « Où est passée la bouilloire ? »

« Ici » entendit-il, et la bouilloire se trouvait précisément à l'endroit où il venait de voir la créature.

« Qu'est-ce ci ? Une bouilloire magique ? Un animal qui parle ? Où est-elle encore passée ? » haleta-t-il d'étonnement, se prenant la tête des deux mains.

« Je suis toujours là », revint la voix tandis que la bouilloire-créature réapparaissait. « Vous vous êtes montré d'une grande gentillesse en partageant votre repas avec moi. Je vous rendrai la pareille. Écoutez-moi attentivement... »

« Approchez ! Approchez ! Venez voir la bouilloire magique » s'écriait le colporteur.

Il avait construit une estrade montée sur roues qu'il tirait de place en place.

Il s'arrêta dans un village et la foule l'entour aussitôt. Les villageois étaient prêts à payer le petit prix qu'il demandait pour voir un spectacle vraiment magique. Le colporteur ouvrit les rideaux pour révéler la bouilloire.

« Qu'a-t-elle de si particulier ? » demandèrent les spectateurs.

Tout le monde attendait. Les bouches s'ouvrirent toutes grandes et les yeux s'écartillèrent de stupeur quand le changement magique eut lieu et que la bouilloire s'anima et se mit à danser sur les tréteaux.

Le spectacle prit fin quand la créature se changea de nouveau en bouilloire. Tout le monde applaudit et supplia le colporteur de revenir bien vite pour un autre spectacle.

Il voyagea loin et longtemps, amassant tout l'argent nécessaire pour assurer son avenir. Enfin, il décida de prendre sa retraite et se fit construire une belle maison.

« Reste avec moi aussi longtemps que tu le voudras, et j'aurai toujours soin de toi », dit-il à la créature. Mais elle hocha la tête et lui dit : « Il y a encore une chose que tu dois faire... »

Le colporteur obéit. Il ramena la bouilloire au vieillard qui vivait près de la montagne, et lui raconta son histoire.

« La bouilloire-créature désire rester ici avec vous, loin des foules, des villes et des endroits trop fréquentés », dit le colporteur. « En retour, elle promet de vous porter chance. »

C'est ce qu'elle fit.

Le vieillard vécut heureux et sans être dérangé pendant encore de nombreuses années.

Si la créature reconnaissante se manifestait de temps en temps, le vieillard n'en parlait jamais aux rares visiteurs qui venaient chez lui. Mais ils admiraient la bouilloire sur l'étagère et se demandaient pourquoi le vieillard ne l'utilisait jamais pour faire bouillir l'eau de son thé.

LE BONHOMME EN PAIN D'EPICE

Il était une fois une petite vieille femme qui vivait avec son petit vieux de mari dans une vieille petite maison, sans autre compagnie.

Un jour, la femme qui aimait la plaisanterie, s'apprêtait à faire un gâteau lorsque lui vint une idée.

« Nous serons trois pour le thé aujourd'hui », dit-elle à son mari.

« Trois ? » demanda-t-il surpris. « Tu veux dire que nous allons avoir un visiteur ? »

« Tu verras ! » répondit sa femme, l'air mystérieux.

Confus, l'homme alla s'asseoir dans son fauteuil à bascule sous le porche, d'où il pourrait voir le visiteur arriver. Mais personne ne vint et il s'endormit vite. Sa femme rit sous cape.

« Nous serons trois pour le thé si je fais cuire un Homme en Pain d'Épice ! » gloussa-t-elle. « Mais nous ne serons plus que deux à nouveau après l'avoir mangé. »

Peu après, une délicieuse odeur d'épice s'échappa du four tandis que l'Homme en Pain d'Épice cuisait. Ses yeux étaient deux grains de cassis, un autre formait son nez, et trois autres étaient posés sur son ventre en guise de boutons. Puis la vieille femme lui fit une bouche et des bottes en pâtes d'amandes.

« Voilà ! C'est fait ! » dit-elle, ouvrant à nouveau le four. « Je vais le remettre à cuire un instant. »

« Oh non, vous ne ferez pas ça ! » cria une petite voix. Et à son grand étonnement, l'Homme en Pain d'Épice sauta de la plaque et sortit de la maison en courant.

« Arrêtez ! » cria la femme, tandis que son mari s'éveillait en sursaut.

L'homme et la femme se lancèrent aux trousses de l'Homme en Pain d'Épice, mais il était trop rapide pour eux. Ils entendaient rire la silhouette minuscule qui leur criait : « Courez, courez aussi vite que vous le pouvez ! Vous ne pouvez pas m'attraper, je suis l'Homme en Pain d'Épice ! »

Quand il entra en courant dans un pré, une vache le regarda avec curiosité.

« Hum ! Tu me changerais agréablement de l'herbe du pré ! » dit-elle en trottant derrière l'Homme en Pain d'Épice.

Il courut encore plus vite et cria : « Courez, courez aussi vite que vous le pouvez ! Vous ne pouvez pas m'attraper, je suis l'Homme en Pain d'Épice ! »

Il avait raison, la vache ne réussit pas à le rattraper.

L'Homme en Pain d'Épice se hâta vers le pré voisin. Un cheval se désaltérait à un abreuvoir.

« J'ai faim autant que soif » dit le cheval. « Je ferai de toi une belle bouchée. »

L'Homme en Pain d'Épice courut encore plus vite. « Courez, courez aussi vite que vous le pouvez ! Vous ne pouvez pas m'attraper, je suis l'Homme en Pain d'Épice ! »

« C'est ce que tu crois, » hennit le cheval. « Regarde à quelle vitesse je peux galoper. »

Mais l'Homme en Pain d'Épice courut encore plus vite.

Ensuite, il passa devant un fermier occupé à faucher le foin, puis devant quelques garçons de ferme qui en faisaient une grosse meule. Ils arrêtaient tous de travailler pour courir à ses trousses. Quelle course étrange cela faisait, avec la vieille femme et le vieil homme, la vache et le cheval qui refusaient d'abandonner. L'Homme en Pain d'Épice gagnait haut la main et n'avait pas la moindre inquiétude. Jusqu'à ce qu'il arrive devant une rivière...

« Oh non ! Si je traverse la rivière à la nage, je serai tout imbibé d'eau et je risque de tomber en miettes, » se dit-il. « J'ai besoin d'un bateau ! »

« Tu as besoin de moi ! » répondit un renard qui flânait par là

« N'essayez pas de m'attraper ! » avertit l'Homme en Pain d'Épice. « Je peux courir aussi vite que le vent. »

« Qui a dit que je voulais t'attraper ! » dit le rusé renard. « Je vais nager ! Pourquoi ne pas sauter sur ma queue et je te transporterai de l'autre côté de la rivière ? »

Entendant tous ses poursuivants affamés approcher, l'Homme en pain d'Épice accepta immédiatement.

« C'est une chance de vous avoir rencontré, Renard ! » dit-il avec un sourire.

« Le plaisir est pour moi » répondit le renard, avec un sourire narquois, tandis qu'il nageait. « Tiens toi bien fort ! »

Au milieu de la rivière, l'eau recouvrit la queue du renard.
« Hé ! Je vais me mouiller ! » s'écria l'Homme en Pain d'Épice
« Sautes donc sur mon dos, si tu veux ! » dit le renard.

Mais l'eau devint encore plus profonde et le courant plus rapide. L'Homme en Pain d'Épice pensa qu'il pourrait être éclaboussé.

« Sautes sur mon nez ! Tu seras au sec là-haut » s'écria le renard.

« Bien sûr ! Vous êtes très malin, pourquoi n'y ai-je pas pensé ? » répondit l'Homme en Pain d'Épice.
Dès qu'ils atteignirent l'autre rive, le renard rejeta la tête en arrière, projetant l'Homme en Pain d'Épice en l'air. Et avec un claquement de mâchoires, il le fit disparaître dans sa gueule aux dents acérées.

Se léchant les babines, il poursuivit son chemin se disant tranquillement :

« Cours, cours aussi vite que tu peux ! Mais tu ne m'échapperas pas, petit Homme en Pain d'Épice ! »

LA PETITE POULE ROUGE

Il était une fois une petite poule rouge. Un beau matin, elle s'affairait à gratter la terre pour trouver à manger et trouva quelques grains de blé. Elle rentra précipitamment dans la cour pour les montrer à ses amis.

« Nous devons les planter », dit la petite poule rouge, « pour qu'ils puissent pousser. J'aurais besoin d'aide. Qui est disposé à m'aider ? »

« Pas moi », ronronna le chat, « je suis beaucoup trop occupé. »

« Pas moi », cria le rat d'une petite voix aiguë, « je suis beaucoup trop occupé. »

« Pas moi », grogna le cochon, « je suis encore plus occupé que vous autres. »

Poussant un soupir, la petite poule s'en alla. « Et bien, je devrais planter le blé toute seule. »
Et c'est exactement ce qu'elle fit.

Elle planta soigneusement les grains de blé en un beau rang tout droit. Elle les arrosa tous les jours jusqu'à ce que le blé pousse haut et dru. Puis la petite poule pensa : « Il est maintenant temps de couper le blé. »

Fièrement, la petite poule montra son jabot à ses amis.

« qui va m'aider à couper le blé ? »

« Pas moi », ronronna le chat, « je suis beaucoup trop occupé »

« Pas moi », cria le rat d'une petite voix aiguë, « je suis beaucoup trop occupé. »

« Pas moi », grogna le cochon, « je suis encore plus occupé que vous autres. »

Poussant un soupir, la petite poule s'en alla. « Et bien, je n'ai qu'à récolter le blé toute seule. »
Et c'est exactement ce qu'elle fit.

Avec une faux assez petite pour tenir dans son bec, elle coupa chaque longue tige de blé doré. Puis la petite poule rangea le blé soigneusement dans son sac et le porta à ses amis dans la cour de la ferme.

« Maintenant, nous devons porter le blé chez le meunier pour qu'il en fasse de la farine. Qui va m'aider à porter le blé ? »

« Pas moi », ronronna le chat, « je suis beaucoup trop occupé »

« Pas moi », cria le rat d'une petite voix aiguë, « je suis beaucoup trop occupé. »

« Pas moi », grogna le cochon, « je suis encore plus occupé que vous autres. »

Poussant un soupir, la petite poule s'en alla. « Et bien, je n'ai qu'à porter le blé chez le meunier toute seule. » Et c'est exactement ce qu'elle fit.

Elle ne se plaignit pas une seule fois, bien que le blé fût lourd à porter et le soleil très chaud. Finalement, elle arriva au moulin et donna son blé au meunier. Il moulut le blé et en fit une fine farine qu'il mit dans un sac.

Finalement, la petite poule rapporta la farine à la ferme.

« Maintenant nous pouvons porter cette farine chez le boulanger pour qu'il en fasse du pain pour notre goûter. Qui va m'aider ? » dit-elle.

« Pas moi », ronronna le chat, « je suis beaucoup trop occupé »

« Pas moi », cria le rat d'une petite voix aiguë, « je suis beaucoup trop occupé. »

« Pas moi », grogna le cochon, « je suis encore plus occupé que vous autres. »

Poussant un soupir, la petite poule s'en alla. « Et bien, je n'ai qu'à porter la farine chez le boulanger toute seule. » Et c'est exactement ce qu'elle fit.

Elle donna sa farine au boulanger qui en fit une miche de pain très frais qui sentait merveilleusement bon. La petite poule rouge rapporta le pain à la cour de la ferme.

« Et bien, quel beau pain », dirent les animaux reniflant le bon pain frais avec convoitise.

« Merci », dit la petite poule rouge fièrement. « Maintenant le pain est prêt à être mangé. Qui va m'aider à manger ce pain frais et savoureux ? »

« Moi », ronronna le chat, « parce que j'ai grand faim. »

« Moi », cria le rat d'une petite voix aiguë, « j'ai une faim de cheval. »

« Moi », grogna le cochon, « je suis celui qui a le plus faim de tous. »

« Oh non, certainement pas ! » dit la petite poule rouge. « Pas un d'entre vous n'a voulu m'aider à planter le blé ou à en prendre soin. Et qui m'a aidé à le couper ? Personne. Et quand vint le moment de l'apporter au meunier, étiez-vous disposés à vous en charger ? Non, pas du tout. Et quand j'ai porté la farine chez le boulanger, où étiez-vous tous alors ? Occupés, occupés, occupés. Et bien, maintenant, je suis beaucoup trop occupé à manger ce pain entier toute seule ! »
Et c'est exactement ce qu'elle fit.

LES TROIS BOUCS ET LE TROLL

Il était une fois trois boucs. Ils étaient frères et s'appelaient Grif, Graf et Grof. Ils avaient brouté presque toute l'herbe de leur champ, et le peu qui en restait était grossier et d'un goût amer. « Je pense qu'il est temps de trouver une meilleure herbe à manger » dit l'aîné des boucs.

La meilleure herbe, verte et drue, se trouvaient dans les pâturages sur la montagne. Mais la seule voie d'accès à la montagne passait par le pont, et ils savaient très bien qui habitait sous ce pont ! Rien que d'y penser, de peur, ils en claquaient des dents.

« Nous devons traverser le pont pour atteindre les pâturages de montagne, où se trouve la meilleure herbe. Mais n'ayez pas peur, j'ai un plan » promit l'aîné des boucs.

Les trois boucs s'approchèrent du pont avec inquiétude. Grif, le plus jeune, fût le premier à le traverser, timidement. Ses petits sabots allaient, tip-tap, tip-tap... A peine eut-il atteint le milieu du pont, qu'un Troll très grand et très laid, qui vivait juste en dessous, rugit : « Qui fait tip-tap, tip-tap sur mon pont ? Tu n'iras pas tip-tap plus loin parce que je vais te manger au souper. »

« Oh », dit le plus petit et le plus jeune des boucs. « C'est moi, le peti bouc Grif. Mais je ne crois pas être assez gros pour que vous me mangiez à votre souper. Vous devriez attendre que passe mon frère aîné. Il est plus gros et plus gras que moi. »

Le Troll s'assit et réfléchit un moment, les yeux luisant de convoitise à la pensée d'un bouc encore plus gros et plus gras. Finalement il dit : « Tu peux passer. J'attendrai ton frère. »

Et le petit bouc Grif passa tip-tap, tip-tap de l'autre côté du pont.

Le second bouc, Graf, trottina jusqu'au pont. Ses sabots de pointure moyenne faisaient trip-trap, trip-trap. A peine eut-il atteint le milieu du pont que le Troll très grand et très laid hurla : « Qui fait trip-trap, trip-trap sur mon pont ? Tu n'iras pas trip-trap plus loin parce que je vais te manger au souper. »

« Oh », dit le jeune bouc d'une voix chevrotante. « C'est moi, le jeune bouc Graf. Mais je ne pense pas être assez gros pour que vous me mangiez. Vous devriez attendre qu'arrive mon frère aîné. Il est beaucoup plus gros et gras que moi. »

Le Troll s'assit et réfléchit un moment, les yeux luisant de convoitise à la pensée d'un bouc encore plus gros et plus gras. Enfin il dit : « Tu peux passer, j'attendrai ton frère. »

Puis le plus grand et l'aîné des trois boucs, Grof, arriva jusqu'au pont et se mit à le traverser. Ses énormes sabots faisaient TRIP-TROP, TRIP-TROP. A peine eut-il atteint le milieu du pont que le Troll très grand et très laid vociféra : « Qui fait TRIP-TROP, TRIP-TROP sur mon pont ? Tu n'iras pas TRIP-TROP plus loin parce que je vais te manger au souper. »

« Pourquoi ne pas venir voir qui je suis au lieu de te cacher sous le pont comme un lâche ? » dit le grand bouc Graf. Le Troll rugit et se mit à grimper sur le pont.

« C'est moi ! Le Grand Bouc Graf ». Et en disant cela il se rua sur le Troll et lui porta un grand coup de ses cornes arrondies. Le Troll retomba sous le pont et ce fût la dernière fois que l'on entendit parler de lui.

Le Grand Bouc Graf, la tête haute, alla TRIP-TROP, TRIP-TROP tout le long du pont et rejoignit ses deux frères sur les gras pâturages de la montagne. Là, ils devinrent tous gros et gras en mangeant l'abondante herbe verte et n'eurent plus jamais peur du Troll très grand et très laid qui n'habitait plus sous le pont !

LE RENARD ET LE LOUP

Près d'un village blotti au pied de très hautes montagnes, deux routes se rencontraient. Un jour, un énorme loup trottait sur l'une d'elles, se lamentant doucement.

« J'ai tellement faim. Si je ne mange pas quelque chose très vite, je ne serai plus qu'un sac d'os. »
Il songea alors à la belle renarde qu'il avait vue deux semaines auparavant. Une adorable créature, dodue, formant une charmante boule de fourrure. Grâce à elle, il apaiserait sa faim.

Aussi étrange que cela soit, la renarde à laquelle le loup avait songé, se dirigeait elle aussi vers le village, mais par l'autre route. Elle savait qu'il y avait des poules dans le village et s'apprêtait à essayer d'en attraper une. La renarde arriva la première au croisement, et s'arrêta pour reprendre son souffle.

L'apercevant au loin, le loup sentit l'eau lui venir à la bouche. « Ah, mon dîner », pensa-t-il.

Les fines oreilles de la renarde captèrent l'approche du loup. Levant les yeux, elle lui dit :

« Bonjour à vous. J'espère que vous vous portez bien ? »

« Oh oui », répondit le loup. « Mais que vous est-il arrivé ? Il y a deux semaines, vous étiez délicieusement dodue. Maintenant vous n'êtes plus que des os. »

« J'ai été malade », expliqua la renarde.

« Et bien, ça ne fait rien », soupira le loup. « J'ai très grand faim et vous me semblez toujours assez bonne à manger. »

« Ca ne vous servirait à rien de me manger », dit la renarde d'une voix pantelante, « je suis si maigre que vous pourriez m'avaler en une bouchée sans vous sentir repu pour autant. »

« Chut ! » dit le loup, « je veux vous manger, et non vous parler. »

La renarde soupira, mais regardant le loup d'un air rusé, elle lui dit : « Bien sûr, s'il ne s'agissait que de moi, je me résignerais à être mangée, mais je dois penser à mes enfants. Aussi, je vous prierai d'exaucer une dernière requête. »

« Très bien », dit le loup. « Mais faites vite. »

« Ecoutez-moi bien », dit la renarde. « Il y a un homme au village qui fabrique des fromages, qu'il range dans le puits de sa cour. A côté du puits, il y a deux seaux, et la nuit, je descend au fond du puits dans un seau pour y prendre assez de fromage pour nourrir mes bébés. Allons à ce puits, pour y prendre le plus de fromage possible et le rapporter à mes enfants, de sorte que même si vous me mangez, eux au moins ne mourront pas de faim. Et quand nous auront mangé du fromage à notre suffisance, si vous voulez toujours me manger, et bien j'y consens. »

Le loup regarda la renarde avec méfiance. « Que ferons-nous si les fromages ne sont plus là ? »

« Alors, vous m'aurez toujours à manger, n'est-ce pas ? »

Le loup réfléchit un instant et finalement acquiesça. Ils se mirent donc en route vers le village et arrivèrent bientôt à la cour où se trouvait le puits.

Les deux animaux s'approchèrent du puits et la renarde se pencha sur la margelle pour regarder au fond. Il n'avait qu'un peu d'eau, mais une lune luisante et pleine s'y réfléchissait, et avait exactement l'aspect d'un gros fromage.

« Nous sommes fortunés. Venez-voir, Loup, il y a un énorme fromage au fond du puits. »

Le loup se pencha au-dessus de la margelle et l'eau lui vint à la bouche.

« Vous devriez entrer dans le seau et aller manger tout votre soûl », dit la renarde.

« Oh non. Je ne suis pas si bête que ça. » dit le loup. « C'est vous qui allez descendre pour prendre le fromage, et moi je tirerai le seau pour le faire remonter. »

« Bien sûr, j'aurai grand plaisir à faire cela », dit la renarde en riant, car elle s'attendait à cette réponse. Elle sauta dans un seau et se retrouva vite au fond du puits.

« Oh ! Ce fromage est encore plus gros que je ne le pensais », s'écria la renarde.

« Et bien, qu'attendez-vous ? Remontez-le. »

« Comment faire ? » dit la renarde. « Il est beaucoup trop lourd pour moi. Vous devriez descendre pour m'aider. »

« Et comment vais-je m'y prendre pour descendre ? »

« Grimpez dans l'autre seau et vous me rejoindrez très vite. »

Le loup grimpa donc dans le seau qui descendit rapidement au fond du puits.

Mais la renarde était plus légère que le loup, et, tandis que le loup descendait dans le puits, la renarde, assise dans l'autre seau, remontait. Dès qu'elle atteignit la margelle, elle sauta au dehors et regarda au fond du puits.

« Où est le fromage ? » s'écria le loup.

« Quel fromage », répondit la renarde en riant. « Je m'en vais nourrir mes enfants. »

« Oh non », hurla le loup. « Tirez-moi de là d'abord, ou je... »

« Quoi ? » se moqua la renarde. « J'ai des poules à attraper. »

Et elle s'en alla de son pas triomphant.

Et le loup ? Et bien, il devra rester dans le puits à attendre que l'autre seau se remplisse d'eau de pluie et devienne plus lourd que lui, n'est-ce pas ?